

TRADITION ORALE ET HISTOIRE

Intérêt et limites d'une enquête de terrain sur les migrations Kota (Gabon)

Louis PERROIS

ethnologue de l'O.R.S.T.O.M.

RÉSUMÉ

Dans ce court article dont les éléments méthodologiques s'appuient sur une enquête ethno-historique menée au Gabon entre 1966 et 1969 en pays Kota, l'auteur expose succinctement d'une part la nécessité de l'étude historique des populations traditionnelles pour comprendre le contexte social contemporain, d'autre part les difficultés et les limites de la méthode d'enquête employée.

Celle-ci dérive de l'idée que, même sans écriture, ces peuples ont une conscience historique collective dont les expressions relèvent de la tradition orale. L'étude de ces traditions informelles (souvenirs, récits sur les migrations anciennes et les guerres tribales) et formelles (généalogies, chants épiques, mythes) conduit, par une méthode appropriée de critique historique interne, à l'établissement d'une version autochtone de l'histoire. Celle-ci, pour la période allant de 1850 à nos jours, peut être utilement confrontée aux écrits conservés dans les archives (archives militaires et coloniales puis administratives et politiques), les deux séries d'informations s'éclairant mutuellement.

ABSTRACT

Oral tradition and history use and limits of a field survey on the Kota migrations (Gaboon).

This short article is based on an ethno-historical survey carried out in Gaboon between 1966 and 1969, in the Kota country. The writer clearly explains how it is necessary to study the historical background of traditional population groupings in order to understand their contemporary social context. He also delineates the difficulties and the limitations met with in the survey method used.

The method was adopted with the underlying idea that, even though they cannot write, there is a collective historical consciousness amongst the people, usually expressed through oral traditions. The study of these informal traditions (in the form of memoirs, tales of older migrations and tribal wars), and more formal ones (genealogy, team songs, and myths) leads, via a method adapted from internal historical criticism, to the constitution of a native version of history. For the period 1850 to the present, this may be confronted to useful ends with written material stored in archives — initially military and colonial archives, then administrative and political papers. Information from the two sources may be used for mutual enlightenment.

Au cours de l'enquête ethnographique que j'ai menée en pays Kota (Gabon) à partir de 1965, j'ai été amené, pour déterminer le contexte humain dans lequel allait s'intégrer l'étude des rituels d'initiation, à considérer en détail les traditions historiques des populations de l'est du Gabon.

Dans les premiers temps de l'enquête, les informations de caractère « historique », traitant en particulier des rituels disparus, des coutumes de comportement, des guerres tribales, des personnages célèbres — chefs, guerriers, féticheurs —, des migrations d'origine, etc., étaient mêlées aux observations relatives

à la vie actuelle de la tribu. Les éléments épars et souvent contradictoires finirent par constituer un dossier intéressant, cohérent dans ses grandes lignes mais trop peu documenté dans le détail. A partir des premiers documents recueillis, j'ai donc préparé un questionnaire traitant spécifiquement de ces traditions, que je suis allé faire remplir, oralement, dans les villages kota, dans chacune des tribus concernées. La transcription et la traduction des entretiens enregistrés sur bandes magnétiques permirent d'établir un corpus historique qui est la version autochtone de l'histoire des Bakota depuis la fin du XVIII^e siècle. Compte tenu des limites de la mémoire humaine, même traditionnelle, et de la partialité de certaines affirmations, il était nécessaire d'une part de pondérer les documents bruts les uns par les autres, d'autre part de comparer les résultats de l'enquête ethno-historique avec ceux de l'investigation en archives, du moins pour la période 1850-1930 (archives coloniales), la période antérieure restant exclusivement du domaine de la mémoire orale et du mythe.

Cette double démarche a abouti à un mémoire, « Chronique du pays Kota (Gabon) », in Cahiers O.R.S.T.O.M., série Sciences humaines, Paris, 1970, dans lequel ont été consignés tous les éléments documentaires de l'enquête, ainsi que certaines considérations méthodologiques (p. 16 à 18) que vient compléter la présente note.

* * *

L'histoire des peuples traditionnels (souvent réputés pour être « sans histoire puisque sans écriture », celle-ci étant souvent considérée comme le seul moyen convenable pour consigner et conserver le souvenir cohérent de celle-là) est un domaine de la connaissance anthropologique controversé. Le point essentiel de la discussion est la validité *objective* des matériaux recueillis qui est considérablement affaiblie du fait de la non-consignation des éléments historiques (chronologies, éléments biographiques, généalogies, appréciations du milieu, etc.) par un moyen quelconque au moment même des événements. L'historien classique ne fait pas confiance à la mémoire de l'homme. Dans un sens il a raison car les éléments « historiques » recueillis aujourd'hui ne sont qu'un très imparfait reflet de la réalité d'autrefois. Encore peut-on remarquer que la consignation par écrit, même immédiate, peut dans beaucoup de cas conduire à une déformation, volontaire parfois, des faits les plus patents. Le biographe ou le chroniqueur peut aussi avoir ses raisons pour ne pas transmettre tel quel à la postérité le souvenir de certains faits moralement ou politiquement peu défendables. Si les Bakota n'ont retenu de leur histoire que ce qui les flatte (guerres

victorieuses en particulier) ou tout au moins ne met pas en cause leur dignité actuelle, il en est de même, par écrit, des peuples à écriture. La contradiction est apportée, dans le milieu traditionnel, par les groupes ethniques voisins, souvent apparentés, qui donnent leur version des faits et permettent ainsi de se rendre compte de la pertinence des éléments rapportés.

Bien que les souvenirs du passé, chez les Bakota, ne s'appuient pas sur des écrits, on ne peut pas ne pas en tenir compte et étudier les différents aspects de leur vie sociale comme s'ils sortaient du néant au moment de la pénétration coloniale. Sans s'aventurer très loin sur le terrain mouvant des hypothèses pré-coloniales dans les domaines, par exemple des structures sociales, des rituels initiatiques, de la technologie ou de l'art, il faut tout de même envisager, à l'aide de la tradition orale transmise jusqu'à aujourd'hui, les fondements de la société, antérieurs au XIX^e siècle, avec bien entendu les réserves méthodologiques d'usage.

Il est tentant, et certains chercheurs s'y cantonnent, de n'aborder le plan historique d'un problème (parenté, rituels, cultes, art) qu'à travers l'analyse des éléments contemporains. Les témoins matériels relatifs à l'art, par exemple, qu'il s'agisse d'œuvres sculptées, d'instruments de musique, de motifs décoratifs ou architecturaux, peuvent être analysés en dehors même de leur contexte, si on admet que la forme recèle une certaine autonomie par rapport au milieu culturel et social dans lequel elle circule et s'épanouit. On aboutit alors à une typologie « historique », de tendance évolutionniste qui classe les objets. Le danger, si on s'en tient à la seule analyse morphologique, c'est que l'ordonnement trouvé par des moyens théoriques ne corresponde pas à la complexité souvent déroutante de la réalité, à la fois dans le temps et dans l'espace.

L'histoire orale, les souvenirs parvenus jusqu'à aujourd'hui par l'intermédiaire des hommes et des femmes les plus compétents et intégrés de la société (*nganga*, féticheurs, chefs ou cheftaines de confrérie, chef de clan ou de lignage, etc.), est indispensable à la compréhension des phénomènes contemporains. C'est même un élément déterminant de l'analyse, compte tenu de la critique qu'on est tenu d'en faire et de son appréciation objective. L'analyse des souvenirs concernant les migrations et les contacts inter-ethniques, vient éclairer et étayer les reconstructions qu'on fait par ailleurs à partir des matériaux linguistiques, technologiques, sociologiques, artistiques, etc. La nécessité d'une enquête sur les traditions orales, informelles (souvenirs) ou formelles (généalogies, contes, chants, mythes), apparaît donc dès qu'on traite d'un problème anthropologique dans ces sociétés réputées à tort « sans histoire ».

Les conditions de la recherche

L'enquête de tradition orale présente des particularités suivant les sociétés où on la mène, en fonction des divers modes de vie (nomade ou sédentaire, hommes de la savane — agriculture — ou de la forêt — chasse —, insulaires, montagnards; islamisés, christianisés, animistes; etc.) et des structures sociales (société hiérarchisée, féodale, villageoise, segmentaire, etc.). Pour ma part, je ne traiterai ici que des conditions concrètes de ma propre démarche dans une population forestière du Gabon.

Les Bakota, au nombre de 80.000 environ, sont installés depuis plus d'un siècle dans l'est du Gabon (Makokou, Okondja, Lastoursville, Franceville) et le sud-ouest de la République Populaire du Congo (Zanaga, Sibiti). Ceux que j'ai visités, les Bakota du Gabon, en particulier les Kota-Kota de Makokou, les Mahongwé de Mékambo, les Bushamaye de Bakwaka, les Obamba d'Okondja, les Mindumu et Bawumbu de Franceville, représentent une population assez hétérogène et dispersée de 40.000 à 50.000 individus. Plusieurs dialectes sont parlés dans le pays Kota gabonais qui s'étend sur 72.000 km² : au nord les dialectes bakota, shaké, mahongwé, ndambomo; au sud, les dialectes de souche mbété, obamba, ndumu, ndassa, wumbu. En outre plusieurs groupes akélé sont imbriqués dans cet ensemble : les Bungom au nord et les Mbahouins au sud.

Il va sans dire que l'enquête n'a pas touché tous les villages kota. Elle n'a pas non plus été absolument continue dans son déroulement. Elle s'est faite région après région, au rythme des autres enquêtes portant sur les structures sociales, les rites de passage et l'art traditionnel. Afin d'obtenir le maximum de renseignements pertinents dans chaque village et de les consigner systématiquement, j'ai établi un questionnaire qui a servi de trame aux interviews que j'ai menées auprès des chefs et des vieillards importants.

Après avoir noté le ou les noms du village (entité spatiale et sociale on ne peut plus mouvante au Gabon), sa situation géographique actuelle, les ethnies puis les clans représentés, les noms des informateurs, leur qualité et leur âge approximatif, je laissais parler le principal informateur sur le sujet des « origines de sa tribu, de son clan et de sa famille actuelle ». Ces récits ont été enregistrés pour traduction et analyse plus complète par la suite.

Les informations informelles ainsi notées (rapportées par l'intermédiaire d'un ou plusieurs interprètes), les questions portaient sur, d'une part les transformations antérieures du village et ses noms successifs, les circonstances de l'évolution du groupe et, d'autre part les noms des rivières et sites naturels proches

des anciens villages. Les Bakota, gens de la forêt maintenant bien adaptés à leur milieu, ont une grande connaissance de leur région. Ils savent s'orienter et s'y reconnaître empiriquement dans toute la zone comprise entre l'Ivindo au nord et l'Ogooué au sud. Ces noms de rivières, de « montagnes » (plutôt des collines émergeant du plateau), de marais, de « plaines » (petites savanes qu'on trouve aux confins nord des plateaux batéké), rapprochés de ceux portés sur les cartes de la région (cartes hydrographiques géologiques, rapports de prospection minière, itinéraires des expéditions militaires ou administratives, etc.) m'ont permis, pour chaque clan ou village de reconstituer les *parcours de migration* avec une certitude raisonnable sur une durée de 100 à 150 ans.

Mes questions portaient aussi sur les ethnies connues du clan, les tribus alliées et ennemies, leurs caractéristiques; les guerres tribales, leurs causes et modalités, leur déroulement, les manières de les conclure, leurs conséquences (déplacements, alliances, échanges); les chefs de guerre, les *nganga* ou féticheurs, les hommes et femmes célèbres en bien ou en mal. Enfin, toute une partie de l'interview était consacrée aux contacts avec les européens : premiers contacts, les explorations, l'installation des premiers commerçants, des militaires, des missionnaires, la création des postes administratifs, des pistes à pied puis des « routes » plus ou moins accessibles aux véhicules, les relations avec les autorités coloniales, les difficultés de compréhension réciproque, etc. Tous les éléments documentaires relatifs à cette dernière question devaient ensuite être repris en détail et confrontés avec les données des archives coloniales conservées parfois sur place dans les sous-préfectures et les préfectures mais pour l'essentiel en France au ministère de la Marine, à l'ex-ministère des Colonies et surtout aux Archives Nationales, section outre-mer, à Aix-en-Provence où le fond « Gabon » est assez important.

Au cours des interviews, les informateurs ont fait de nombreuses digressions pour expliquer tel ou tel détail ou événement. C'est ainsi que j'ai obtenu en outre des renseignements très intéressants sur les formes anciennes des rituels (par exemple l'organisation de *itsinda* ou *satsi*, la fête de la circoncision), les croyances, l'organisation sociale, les arts et l'artisanat, le culte des ancêtres, etc.

Si par souci de conformisme, je m'adressais d'abord au chef (village, lignage ou clan), dans le respect de la hiérarchie locale, je provoquais ensuite une discussion collective avec les autres vieillards venus assister à l'entretien. Ainsi j'ai toujours eu connaissance des éléments de la tradition dans le milieu même où elle est vécue, mais aussi par une expression collective des gens « qui savent », ce qui est

une certaine garantie d'authenticité sinon de véracité absolue. Contrairement à ma crainte, la discussion n'a jamais dégénéré en affrontement verbal pour faire admettre le point de vue de tel ou tel. A chaque fois, les contradictions étaient expliquées par les circonstances, jamais considérées comme des versions délibérément mensongères.

La consignation des *généalogies*, bien que chez les Bakota elles ne soient pas bien fournies, m'a permis aussi de fixer des repères temporels approximatifs.

L'analyse des données de l'enquête

L'analyse des données recueillies avec un tel questionnaire a conduit pour chaque groupe ethnique distinct ou sous-groupe important à l'établissement d'une *trame historique* (succession d'événements dont on a gardé le souvenir) et d'une *carte des déplacements* ou migrations au cours des cent dernières années. C'est à peu près le seul résultat objectif. Toutes les informations personnalisées complémentaires sont venues étoffer ce canevas sans qu'on puisse en quoi que ce soit prouver leur validité.

En effet, les éléments fournis (*a posteriori*, par la nature même des informations) tendent bien souvent à enjoliver l'histoire et à *justifier* le déroulement des événements. Les souvenirs sont donc sélectionnés, parfois inconsciemment, et présentés d'une façon qui tend à expliquer logiquement la situation actuelle. C'est là que la documentation contradictoire (informateurs différents, d'ethnies et d'âges différents; interprètes et traducteurs différents; confrontation des données de l'enquête orale avec les différentes archives — administratives, militaires, missionnaires) devient indispensable.

La sélection des souvenirs est bien illustrée par les *généalogies*. Au Gabon, ce sont les Fang qui connaissent les généalogies les plus longues, 15 à 20 générations. Les Bakota et apparentés ne peuvent plus réciter que des généalogies de 4 à 6 générations. On peut se demander pourquoi. Il est probable qu'avant le XIX^e siècle, les Bakota encore groupés au sein d'un ensemble ethnique vaste et cohérent, connaissaient des généalogies beaucoup plus longues. La dispersion des groupes, sous la poussée des Fang et des Bakwélé, (et leur isolement démographique qui en a résulté en quelques dizaines d'années), a rendu inutiles ces connaissances qui servaient de fondement à la structure sociale et de référence pour tous les échanges matrimoniaux. Chaque individu devait se situer par rapport à l'ensemble de ses compatriotes, parents, alliés et autres, grâce à ses connaissances généalogiques. Celles-ci le gui-

daient dans le choix de son ou ses conjoints, compte tenu des possibilités réelles dans le temps et dans l'espace. Ce sont ces possibilités qui au XIX^e et au XX^e siècle se sont amenuisées. L'isolement actuel des petits groupes kota, opposé à la situation de ce peuple il y a un siècle (1), explique le raccourcissement des généalogies connues, devenues moins utiles du fait de l'étroitesse du choix matrimonial dans le cadre strictement tribal et des possibilités nouvelles données par les contacts inter-ethniques où la question de l'endogamie ne se pose même pas.

Dans le domaine du culte des ancêtres, on constate que la liste des parents décédés connus est liée à l'ensemble des relations parentales dans lequel l'individu vivant peut se situer socialement et psychologiquement. Tous les autres parents disparus sont oubliés puisqu'inutiles à la définition du groupe des vivants.

Les ancêtres connaissent ainsi plusieurs morts : la mort physique qui les fait passer du monde des vivants dans celui des esprits (bons ou mauvais suivant les cas et l'importance sociale du défunt); une seconde mort après la levée du deuil ou les cérémonies qui tendent à neutraliser l'esprit errant du mort qui se refuse bien souvent à demeurer dans sa tombe (surtout les *nganga* et les sorciers); une mort définitive quand la personnalité du défunt n'a plus aucun rapport avec le monde des vivants, ni religieux (culte des ancêtres — bons ou méchants —) ni généalogique (référence inutile pour les échanges et les alliances des vivants). Les délais entre ces trois morts varient suivant l'importance du mort. La matérialisation de cette mort définitive est la disparition des dernières reliques du panier aux crânes et leur remplacement par d'autres plus « puissantes ».

L'étude des données du questionnaire doit être complétée par deux démarches tout aussi importantes, d'une part le dépouillement et l'analyse des *archives écrites* traitant de la région, la confrontation chronologique de celles-ci avec les éléments de la tradition orale, et d'autre part l'analyse du *milieu géographique* (climatique, physique, démographique, économique) et *social* (ethnographique, linguistique, technologique, artistique). Ainsi la mise en relation des données objectives multiples et des données souvent subjectives de la tradition orale, conduit-elle à l'établissement rétrospectif d'une ethno-histoire, qui pour n'avoir pas encore la rigueur scientifique de notre histoire occidentale, n'en a pas moins la même importance socio-politique au niveau du pays, des ethnies et surtout des individus.

Manuscrit reçu au S.C.D. de l'O.R.S.T.O.M. le 16 janvier 1976

(1) Décrite par J. de BRAZZA et A. PEGILE (1885).